

et les plus pauvres qui n'ont pas accès à celle-ci. La peur résiderait alors dans la précarité économique, c'est-à-dire dans l'impossibilité de consommer. Dans ce contexte, l'auteur parle de l'apparition de trois grandes classes sociales : l'oligarchie des possédants, les consommateurs et les exclus de la consommation.

Le contexte global-mondial de menace pour l'environnement – et notre environnement quotidien – est également décrit par Marc Augé. Les catastrophes naturelles ou technologiques, nous rappellent continuellement que l'équilibre auquel nous sommes habitués est extrêmement fragile. C'est cet équilibre qui, selon l'auteur, est aujourd'hui perturbé. Après le monde du travail, le monde de la consommation et la fragilité de l'environnement, le terrorisme, les cyberattaques, l'espionnage ou les fondamentalismes religieux sont également des éléments déstabilisateurs, propices à la configuration de nouvelles peurs.

En dépit du développement des divers types de peurs lié aux aspects pervers de

la mondialisation du capitalisme, Marc Augé ne pose pas un regard fataliste. Au contraire, il montre qu'il est possible de sortir de l'angoisse et de l'asphyxie que les peurs peuvent causer. L'une des issues serait induite par l'ignorance, avoir la foi pour « croire qu'on croit » (p. 69). Une autre serait déduite de la connaissance, de l'esprit critique et scientifique de « savoir qu'on ne sait pas » (*id.*). Sur ce point, il est intéressant de souligner la réflexion que fait l'auteur : même si nous pouvons craindre les effets de la violence (technologique, socio-économique ou de la nature), cela n'implique pas nécessairement d'avoir peur, cela devrait plutôt susciter notre indignation et notre capacité de questionnement.

En conclusion, cet ouvrage permet d'aborder les peurs depuis leur complexité sociale, dans un contexte de mondialisation du capitalisme.

Paula Contreras Rojas

Anne M. Lovell et al.

Face aux désastres. Une conversation à quatre voix sur le care, la folie et les grandes détresses collectives

Montreuil-sous-Bois, Ithaque, 2013

208 p., bibl., ill. (« Philosophie, anthropologie, psychologie »).

SIL'ANTHROPOLOGIE a toujours accordé une place centrale à la folie par l'interrogation qu'elle soulève sur les limites de l'humain et les normes d'un groupe social, c'est assez récemment qu'elle s'est tournée vers les situations de désastre, au sens d'événements extrêmes qui mettent en jeu les capacités de résilience des humains et trahissent la fragilité de l'État social. L'originalité du livre présenté ici est de faire le lien entre ces deux phénomènes, dont il renouvelle ainsi l'approche. Sous la forme d'un dialogue entre philosophie et anthropologie, il montre que penser la folie en situation de désastre oblige à remettre en

question les notions de norme et de forme de vie telles qu'elles sont présupposées par les diagnostics cliniques. Trois anthropologues décrivent des scènes ethnographiques où les désastres révèlent de nouvelles figures de la maladie mentale, et une philosophe les relève à partir du paradigme du *care*. Que le *care*, qui signifie une attention aux conditions matérielles de la vie ordinaire, circule ainsi entre philosophie et sciences sociales, entre continent anglophone et espace francophone, est le signe de sa fécondité dans le débat contemporain sur la normativité.

Comme le souligne Anne Lovell dans son introduction, l'intérêt d'une approche par le *care* est de rompre avec l'opposition entre une psychiatrie clinique universaliste et une anthropologie des maladies mentales culturaliste. Contre l'idée selon laquelle le fou s'écarte des conventions du groupe en constituant un monde à soi, les études rassemblées dans ce volume découvrent dans la folie une capacité à inventer de nouvelles expressions au sein des relations dont la vulnérabilité est révélée par une situation extraordinaire de crise. Ces « formes de vie » ne sont donc pas des conventions sociales mais des inventions nouvelles de la vie ordinaire. Le *care* comme relation de sollicitude entre des sujets vulnérables est à la fois ce qui révèle ces nouvelles expressions (en tant que mode de perception) et ce qui en émerge (en tant que mode de relation). Le renversement romantique, selon lequel le fou offre un point de vue extérieur sur la culture dont il subvertit les normes, devient beaucoup plus banal, mais reste tout aussi dérangeant : celui dont on prend soin du fait de sa souffrance peut soudain, en situation de désastre, devenir celui qui prend soin des autres, car alors sa propre vulnérabilité apparaît comme l'anticipation de celle de tout un chacun.

Anne Lovell a ainsi suivi la façon dont des personnes considérées comme folles ont traversé la catastrophe de l'ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans. Écornant la catégorie de *Post-Traumatic Stress Disorder* (syndrome de stress post-traumatique), à partir de laquelle la psychiatrie étudie la réaction des gens normaux face à un événement anormal, elle montre plutôt que les errances et les délires de ceux qui étaient considérés comme fous avant la catastrophe sont le révélateur d'une vulnérabilité partagée par tous après le passage de l'ouragan. Une expression entendue par l'ethnologue capte cette idée d'une nervosité collective, allant de la dépression à la folie radicale : celle de « cerveau Katrina » (*Katrina Brain*). Dans son analyse des récits qu'elle a collectés à propos du Superdome, stade

situé au centre de la Nouvelle-Orléans à l'intérieur duquel les rescapés ont été regroupés, Anne Lovell distingue ce qui, selon elle, relève de la rumeur et du délire : alors que les rumeurs collectives dénoncent les violences qui s'y déroulent (viols, meurtres, vols...), allant à l'encontre de la sanctification politique du Superdome présenté par les autorités comme l'« ultime recours », les délires des individus étudiés s'avèrent surtout attentifs aux détails des interactions qui s'y jouent : ce que signifie dormir, nager, survivre. Anne Lovell propose ainsi une approche sérielle des récits de vie, ce qu'elle appelle la « co-incidentalité des flux » dans un contexte extraordinaire.

Par contraste, l'étude de Stefania Pandolfo porte sur un délire singulier, celui d'un homme vivant dans les quartiers pauvres de Rabat, Ilyas, qu'elle a suivi pendant cinq années avec sa compagne nommée Samia, qui prend soin de lui tout en effectuant pour elle-même un traitement psychiatrique. Dans leur cas, la menace s'inscrit sur le fond d'un désastre continu, scandaleusement ordinaire : des jeunes d'Afrique désirant partir vers l'Europe, souvent au péril de leur vie. Dans ce contexte, Ilyas exprime sa rage et sa souffrance à travers des peintures, qu'il recouvre de chaux lorsqu'il sort de ses périodes de crise. Ces superbes peintures, reproduites dans le livre sous forme de photographies par l'anthropologue, représentent des serpents, des arbres de vie, des hommes emprisonnés. Stefania Pandolfo engage un dialogue avec Ilyas et Samia sur les résonances entre ces images singulières, la tradition coranique et le diagnostic psychiatrique : loin d'imposer une interprétation symbolique, elle cherche ce que Henry Corbin appelle le monde imaginal, c'est-à-dire le type de réalité qui s'exprime et se dérobe dans ces images. Le serpent peint par Ilyas est ainsi rapproché des serpents hopi analysés par Aby Warburg comme *Pathosformel* dans le cadre de sa cure avec Ludwig Binszwanger. Assorti aux motifs de la croix, du glaive et de la clé, il figure une

scène de damnation associée à l'imagerie chrétienne, où opère donc une lutte intérieure échappant aux cadres de l'interprétation coranique. Lorsqu'Ilyas se présente comme étant « colonisé par les insignes des Nazaréens », il invite à être attentif à ce qui sépare la culture coranique d'elle-même, dans l'expression d'une impuissance à atteindre le salut. On voit ici comment, selon l'expression frappante de Sandra Laugier, « les humains sont condamnés à l'expressivité même quand ils s'y refusent » (p. 185).

L'équipe de Veena Das a suivi, entre 2001 et 2004, une famille de réfugiés du Pakistan dans les bidonvilles de Dehli : le désastre qui s'exprime par la folie est ici la Partition de l'Inde et du Pakistan, dont les effets se transmettent à travers les générations. C'est plus particulièrement le cas de Swapan, un jeune homme d'une vingtaine d'années dont les accès de rage le conduisent à frapper sa mère et sa sœur, qui intéresse Veena Das. Les diagnostics psychiatriques se sont succédé jusqu'à ce qu'une médiation familiale autorise son hospitalisation – multipliant de façon complexe les figures de soin. Sans se restreindre au seul parcours médical, l'ethnologue cherche à voir comment d'autres formes de possession ou d'expression s'emparent de la vie de Swapan. Ainsi décrit-elle le fait qu'il se laisse pousser les cheveux de façon telle que sa famille le compare à un singe, ou qu'il se mette à lui parler en anglais à l'hôpital alors que cela ne lui arrive jamais d'ordinaire, comme si l'irruption d'une voix étrangère donnait forme à sa folie.

Alors que les situations de désastre analysées dans ce livre opèrent sur des temporalités différentes (un ouragan révélant

la fragilité de l'État américain, l'exode des Africains vers l'Europe, la Partition à l'origine de l'Inde moderne), les échos de ces événements dans les récits de vie des sujets souffrants produisent un double débordement de la culture, qui ne saurait ainsi être opposée comme une totalité symbolique aux diagnostics individualisants de la psychiatrie : débordement par le bas, avec des images d'animaux (le serpent, le singe, les cadavres d'animaux flottant dans les rues de la Nouvelle-Orléans) ; débordement par le haut, avec l'appel de voix étrangères, qui ouvrent des possibilités de langage inédites. Veena Das écrit : « les trajectoires de la maladie révèlent les nombreux registres de langage, le réseau des relations, les voies de circulation des affects et l'ouverture de l'humain aux modes du non-humain » (p. 143). Sandra Laugier commente ces propos en revenant à la lecture de Wittgenstein par Stanley Cavell qui est au cœur des travaux de Veena Das : « Ils définissent la vulnérabilité comme propre non pas à l'être humain, ou à des êtres vivants spécifiques, mais à notre forme de vie en tant que telle » (p. 172). Ce que Sandra Laugier appelle « la complémentarité sinistre des vulnérabilités – sociales, sanitaires, psychiques, environnementales – qui se renforcent mutuellement » (*id.*), et qui définit ainsi la situation critique de la modernité, donne à ceux qui sont catégorisés comme fous un rôle d'indicateurs ou de sentinelles pour voir ce qui s'invente aux limites de la vie normale.

Frédéric Keck